

LA GALERIE BERNARD DESROCHES

1194 ouest, rue Sherbrooke, Montréal H3A 1H6

Tél.: 842-8648

**EXPOSITION DES
OEUVRES RÉCENTES**

DE

JEAN-PAUL JÉRÔME

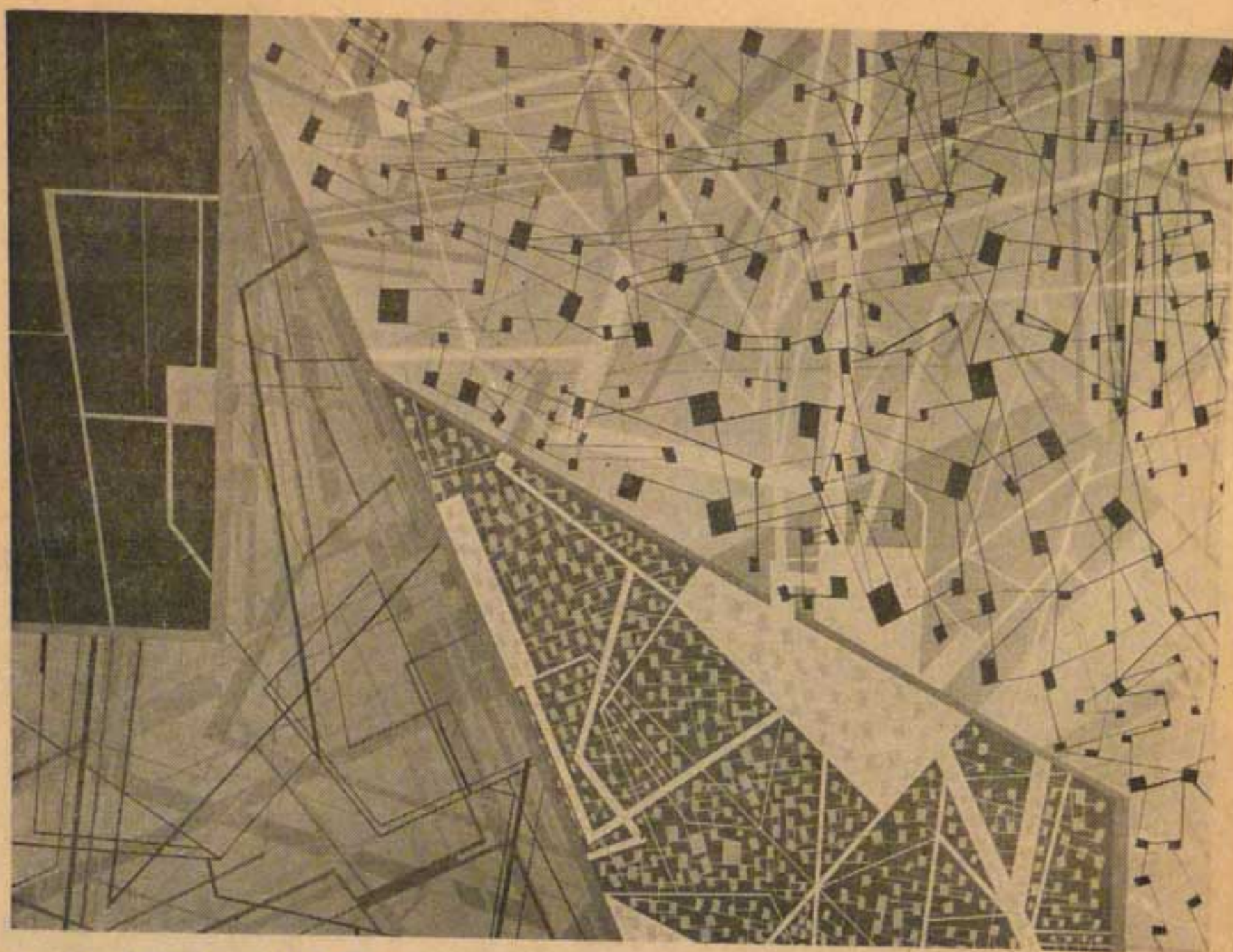
PEINTURES

1974

MONTRÉAL

ARTS PLASTIQUES

LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 12 OCTOBRE 1974



"Le-sud-belliqueux", de J.-P. Jérôme, 1974.

Chez J.-P. Jérôme, le plaisir de voir avant les questions

PAR GILLES TOUPIN

Oeuvres récentes de Jean-Paul Jérôme à la galerie Bernard Desroches, jusqu'au 22 octobre.

LES ACTUELLES tentations, souvent intempestives, de se perdre dans l'élucidation rationnelle des mystères de l'univers échappent à quelques vrais illuminés.

Le petit accrochage des oeuvres récentes de Jérôme — accrochage horriblement touffu en passant — nous étonne parce qu'il nous désoriente au premier abord. Et quand on pense qu'on passe la majeure partie de nos journées à s'orienter, cela n'est pas peu dire. Perdre la boussole devant quelque oeuvre inattendue est parfois l'indice qu'il y a angoisse sous roche.

bleaux de chevalet qui n'ont rien à voir avec le "géométrisme abstrait", le "paysagisme abstrait", "l'art minimal" ou toute autre bizarrerie qui baptise la création picturale récente.

Faut-il croire que Jérôme est rebelle aux entraînements du siècle? Il semble avoir sapé en tout cas à peu près tout ce qui autrefois le faisait tenir de tel ou tel maître. Le temps de l'école et des "écoles" est bien passé. Purgé de la froide mais salutaire expérience des premiers Plasticiens d'il y a vingt ans, débarrassé du poids sentimental de ses courses folles dans le Paris de la fin des années 50, délié d'une catharsis étrange où il "garrochait" des bouteilles pleines d'encre sur de grands papiers étalés sur le plancher, l'autolibération

de Jérôme, depuis sa dernière exposition de 1972, est parvenue à une phase d'autonomie que ce "randonneur" imperturbable était bien en droit d'atteindre.

Nous sommes ballotés par les caprices de l'art. Toute critique qui voudrait enfin s'accrocher à un quelconque radeau — se rassurer une fois pour toutes! — fait naufrage un jour ou l'autre. Il n'y a pas de certitudes ou de vérités immuables en art. Si un jour on croit que c'est blanc, le lendemain les nouveautés et l'actuelle confusion des valeurs nous font penser noir.

Ainsi il n'est pas aisé de présenter une peinture qui se soustrait au contrôle de la raison et dont chaque signe relève de l'irrationnel — de ce qui fait sans doute la part la plus importante de l'être humain. Il faut voir comment le tableau est élaboré, farouchement hostile à tout ce qui n'est pas spontanéité: fonds divisés en sections géométriques monochromes que séparent des lignes dont l'existence dépend du lin vierge; quelques formes tantôt gracieuses tantôt robustes viennent s'ajouter ou s'intégrer à ce fond; puis l'araignée enjouée tisse allègrement mille et un réseaux rythmiques, dynamiques, muets, aux couleurs opalines.

Il serait bien inutile de chercher un quelconque "système" préalable à l'élaboration de l'oeuvre, de vouloir prendre l'artiste en flagrant délit de

flagorner avec le soit disant "réel": sa main ne suit guère les cogitations du cerveau mais plutôt les frémissements indéchiffrables de tout l'être.

Une évolution

Voilà qu'au lieu de la maîtrise claire de ce que nous observons, il nous faut s'accommoder d'une disponibilité qui dépasse notre entendement de tous les jours. A preuve, la description détaillée que nous pourrions faire des oeuvres pour les accaparer en structures dont on voudrait qu'elles conduisent là où justement elles ne conduisent pas — vers l'enclos du verbal.

Il y a bien une histoire des formes chez Jérôme depuis deux ans, des ensembles d'oeuvres qui regroupent certaines constantes de traitement; mais cette histoire est bien plus la narration de transformations plastiques qui suivent le fil des transformations de l'homme que ce qu'il est convenu d'appeler "une évolution".

Les deux oeuvres de 1972 exercent sur nous une toute autre vertu que celles de 1973 ou de 1974. Au reste, le peuplement d'un espace pictural par de grandes respirations de couleurs bleutées et d'orbes caressants (*Dune* de 1972-74) n'ont pas le même pouvoir sur notre perception que des réseaux tenus de filaments nerveux ressemblant à des circuits électroniques parsemés de transistors délicats (*Le-sud-belliqueux* de 1974).

Il faudrait comparer les tableaux de Jérôme, selon une approximation toute relative, à des atmosphères dans lesquelles le spectateur baigne littéralement avant que ne survienne présumptueusement la question fatale qui nous coupe de toute jubilation: "Qu'est-ce que c'est?"

Là où la prise est directe avec le vertige et fait perdre le bal à la netteté des idées et des théories, l'interrogation analytique perd ses droits. C'est un des avantages de la peinture de Jérôme de ne pas être sectaire et intentionnelle. Elle n'échaffaud pas l'abîme entre le corps qui peint et la conscience verbale. Entre l'intention et l'acte de peindre, il y a une simultanéité de tout instant.

Cela est singulier chez nous après qu'un Borduas ait joué avec les propriétés de l'espace et que les expressionnistes américains et européens aient tenté d'une toute autre manière de défier la connaissance. L'oeuvre est presque solitaire, dénué de compromis mondains, évanescents et pourtant présent. L'effort de peindre, s'il en est un, comparable à une "saveur", n'est pas douloureux.

"Sans doute appartient-il à l'amateur sensible, écrit Jérôme, aux invités d'aimer, de goûter l'alliance (effort-peinture) comme d'un rêve d'une vision attractive qui, dans sa lumière, découpe la saveur de l'un et de l'autre — peinture et effort."

Il n'y a que les vrais artistes qui peuvent oser si courageusement s'aventurer dans l'arbitraire.

Les nouveaux tableaux de Jean-Paul Jérôme à la Galerie Bernard Desroches

par Paul Dumas

La saison artistique a débuté de façon magnifique, cet automne, à Montréal. Les Galeries Waddington ont exposé tout d'abord des dessins lithographiés de Matisse, dépouillés et splendides, puis un ensemble important de bronzes d'André Derain qui attestent l'originalité de ce maître de l'art moderne que la gloire boude injustement. La Moos Gallery nous a fait connaître des hyperréalistes, torontois et étatsuniens, tout à fait étonnants. L'atelier-galerie Laurent Tremblay a accroché à ses cimaises des lithographies de Robert Roussil qu'accompagnait une sculpture magistrale de l'artiste. La Galerie Georges Dor de Longueuil nous a présenté des toiles récentes de Gabriel Contant où l'on voit le peintre revenir à la figuration, dans une facture très libre et avec des accents neufs. On a vu, à la Galerie des Deux B de Saint-Antoine-sur-Richelieu, des huiles du dernier cru de Roland Giguère, chatoyantes et mystérieuses. À Montréal, Gilles Corbeil nous a montré tour à tour un groupe superbe de tableaux de Claude Goulet, ce peintre original et raffiné dont nous ne connaissons pas d'œuvre médiocre, puis un Philip Surrey en pleine forme, spectateur amusé de la comédie humaine et coloriste étincelant, et, à Sainte-Adèle, Gilles Corbeil, toujours, a révélé aux amateurs de la région mont-réalaie, Benoit East, peintre majeur de Québec, pratiquement inédit à Montréal et digne émule de Jean-Paul Lemieux. Nous consacrerons une chronique, dans une prochaine livraison, à cette exposition d'une rare qualité. La Galerie Bernard Desroches a inauguré la saison avec deux expositions de prestige : des œuvres nouvelles de Jean-Paul Jérôme et une rétrospective d'Henri Beau.

Le renouvellement de Jean-Paul Jérôme demeurera sûrement un des événements marquants de l'année. Rien n'est plus exaltant pour l'amateur ou le critique que de voir un artiste parvenir ainsi à la pleine maturité de son talent et à la découverte d'un style à nul autre pareil.

Né à Montréal en 1928, étudiant à l'École des Beaux-Arts de 1945 à 1952 (dont trois ans de cours de fresque sous Stanley Cosgrove), Jean-Paul Jérôme est, en 1955, un des fondateurs du groupe des Plasticiens et cosignataire de leur manifeste, puis il séjourne à Paris de 1956 à 1958 où il se lie d'amitié avec Hans Hartung, Martin Barré et Richard Mortensen. À son retour au Canada, il sera d'abord professeur aux cours du soir de l'École des Beaux-Arts de Montréal, puis à la C.E.C.M. et à Sorel. Il abandonne l'enseignement en 1973. Marqué d'abord par Hartung, il se livre, de 1966 à 1970, à une période d'ascèse au cours de laquelle il exécute 2000 encres pour se libérer de toute trace d'influence et, parvenu maintenant à une forme d'expression qui lui est propre, il nous en a livré les premiers fruits mûrs à son exposition de la Galerie Bernard Desroches. Il avait tenu auparavant plusieurs expositions particulières, notamment au Musée des Beaux-Arts de Montréal (1954), à la Galerie l'Actuelle



« Apollon », 1974



« Le Sud-belliqueux », 1974

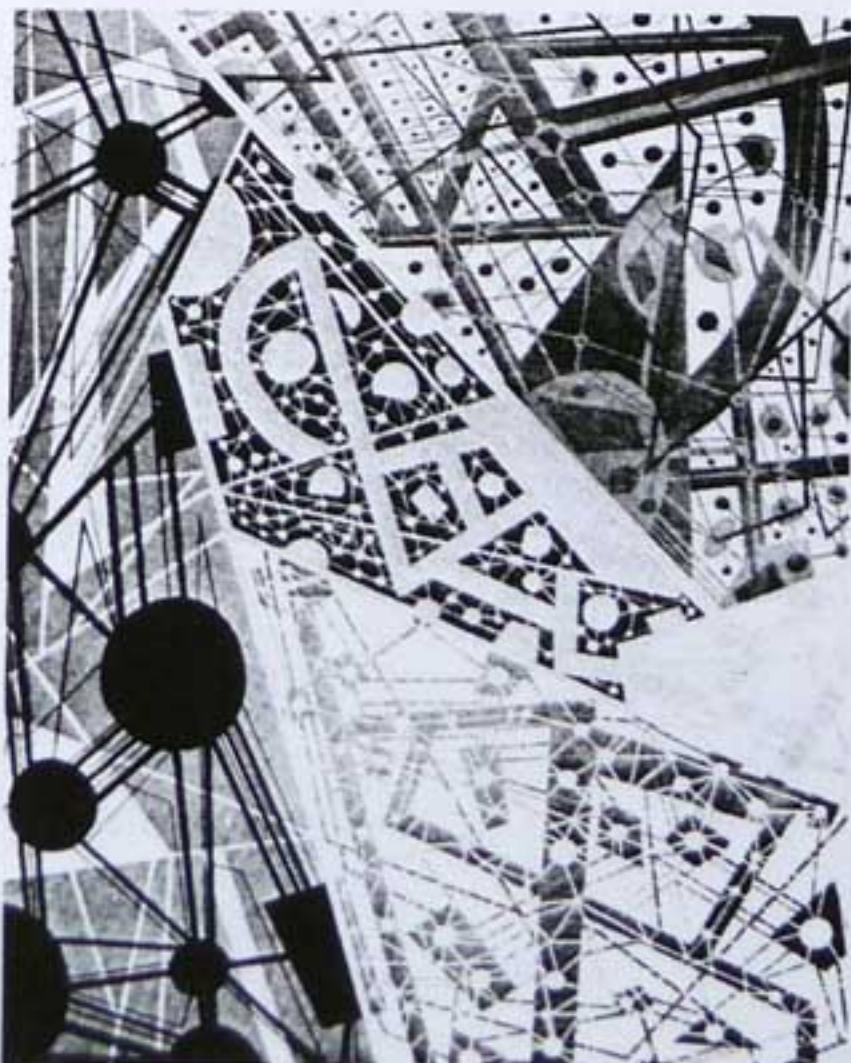
(1955), à la Galerie Arnaud de Paris (1957), à la Galerie Denyse Delrue (1959), à la Galerie Libre (1960), à Tracy (1966), à la Galerie Gilles Corbeil (1972) et il a participé à nombre d'expositions collectives, notamment à la Troisième Biennale de la Peinture Canadienne, en 1959.

Nous connaissons Jean-Paul Jérôme surtout par ses compositions où des faisceaux, des gerbes aux tons sobres et lisses se joignent, se lovent, s'entrecroisent, pour ouvrir des échappées sur des lieux cachés et indéfinis, tourbillons, remous, perspectives sylvestres, nefs de cathédrales, ou, s'illuminant comme des aurores boréales, entonnaient des accords subtils d'ombre et de lumière.

En entrant à sa dernière exposition nous avons eu une première impression d'une peinture très neuve, jamais vue, tout à fait actuelle. L'enchevêtrement délicat des lignes et des formes menues évoquait à nos yeux des réseaux électriques très précis, tantôt lancés en plein ciel, tantôt inscrits avec netteté dans le secret des coffrets électroniques. Comme toujours, chez Jérôme, les teintes étaient réservées, peu nombreuses, jamais bruyantes, des gris, des bruns, des beiges, des gris bleus, des gris verts, rappelant la palette discrète de Georges Braque, ce peintre pour peintres que Jérôme admire entre tous. Sur tous ses panneaux, dont plusieurs étaient divisés en polyptiques, l'artiste avait disposé, tantôt très complexes, tantôt plus simplifiées, ses théories de traits entrecroisés et articulés dont le graphisme demeurait toujours clair et composait un ensemble architectural toujours harmonieux. À la réflexion, en observant dans le silence tous ces ouvrages nouveaux de Jérôme, l'on était bientôt frappé par leur saisissante qualité musicale. Jérôme est poète et raffole de musique. Il est sensible à la musique des sphères, il peint en se grisant de symphonie et dans l'ivresse de la création de ses œuvres la présence musicale reste sans cesse prépondérante. Les artistes ont toujours rêvé de découvrir la pierre philosophale de l'art, de fondre tous les arts en un seul et d'exprimer l'inexprimable. Qui sait, Jean-Paul Jérôme aura peut-être réussi à nous rendre la musique visible.

Son exposition récente chez Bernard Desroches le range d'emblée au premier rang de nos peintres et le consacre surtout comme un des plus personnels parmi eux.

Paul Dumas



« Randonneur », 1973

*Vous êtes priés
d'assister au vernissage
qui aura lieu
le jeudi 3 octobre 1974
à 20 heures 30.*

LA GALERIE BERNARD DESROCHES

1194 ouest, rue Sherbrooke, Montréal H3A 1H6, Tél.: 842-8648

*a le plaisir de présenter
les oeuvres récentes
de*

JEAN-PAUL JÉRÔME

PEINTURES

du 3 au 22 octobre 1974

VALUATIONS

Galerie Bernard Desroches

ÉVALUATIONS

EXPOSITION
jean-paul jérôme

